

# Mathias et Théo, cette année

**Résumé des épisodes précédents :** Mathias et Théo ont terrorisé pendant une année scolaire tous les élèves et les enseignantes de leur école. Ils ont été les héros de cette chronique au grand désespoir de son auteur qui aurait bien aimé raconter comme youpi ça marche toujours super bien la pédagogie Freinet matinée d'institutionnel. Mais voilà ... En juin, ils sont partis en vacances.

Au mois de septembre, après une année particulièrement pénible pour tout le monde, Théo est allé rejoindre une école spécialisée pour enfants très difficiles, dont les classes ne comptent que cinq ou six élèves. J'ignore si cette structure est adaptée à son cas, mais pour ce qui me concerne, je ne pouvais plus le garder. Je signe, par ce départ, un véritable échec. Mais un échec assumé. Avec lui, j'ai vu les limites à la fois de mes capacités à porter, à supporter un enfant, et celles de la pédagogie institutionnelle telle, en tout cas, que je pouvais l'appliquer. Je n'ai plus de nouvelles de lui.

Mathias est resté au CM2, dans ma classe.

Début octobre, faisant suite à une plainte déposée contre lui par les parents d'une fillette pour une histoire de moeurs pas très claire, il a été entendu par le juge pour enfants. Il a reconnu avoir eu des gestes « déplacés ». Mais il n'a que dix ans... C'est son propre père qui aurait monté l'affaire et l'aurait ébruitée pour se venger du départ de sa femme, lassée de recevoir des coups. Mathias vit désormais seul avec elle. Le juge pour enfants lui a fait signer un papier selon lequel il s'engageait à se comporter mieux. Quelques jours auparavant, excédée par un comportement quasi obsessionnel qui le contraignait ("*je peux pas m'en empêcher, maîtresse !*") à abreuver d'obscénités les petites filles de l'école et à se comporter avec elles comme un véritable macho obsédé par le sexe, je l'ai menacé de ne pas l'emmener avec nous en voyage de fin d'année à Paris. D'autant que des parents d'élèves sont venus me voir, inquiets pour le sort de leur gamine. Je lui avais fait moi aussi signer un engagement à essayer de se contrôler, condition de son départ avec la classe.

## Si la pédagogie était une science exacte...

Sur l'année scolaire 2001 /2002, j'ai noirci mon cahier journal d'histoires au centre desquelles figurent l'un ou l'autre de nos deux héros et souvent même les deux ensemble, comme cette fois où je les ai surpris en train de traverser la cour à midi, debout sur un vélo lancé à toute allure, l'un sur la selle, l'autre sur le guidon, au risque de se rompre les os.

Par leur présence aux effets non pas cumulés mais surmultipliés par des phénomènes de surenchère, Mathias et Théo auront contribué à faire en sorte que jamais la modulatrice qui partage la classe avec moi, jeune professeur d'école à l'expérience nécessairement réduite, ne quitte la classe autrement que dans la colère ou dans les larmes et que moi-même, dans la même situation, forte pourtant d'une longue carrière, je ne vaille guère mieux. Avec eux, j'aurai appris qu'une journée de calme – que dis-je, une journée ?... un moment ! – doit être à prendre comme une bénédiction, un bonheur à savourer en soi et qui ne présage nullement de lendemains qui chantent. Appris qu'il importait surtout ne pas être tenté d'y voir le premier pas vers un progrès linéaire, l'enclenchement de quelque chose d'irréversible.

Tous deux, à des degrés différents et selon des modalités propres à chacun, ont fait exploser un fonctionnement de classe qu'on dirait « normal » si une classe ressemblait à une autre, s'il existait un modèle d'écolier, si les relations entre les humains étaient régies par des règles immuables, si la pédagogie était une science exacte, si ...

## Une autre image

Par le côté extrême de leur comportement, l'impression qu'ils donnent l'un et l'autre d'être indépendants, libres de toute servitude et dans le droit absolu de se comporter comme bon leur semble, par leur tranquille détermination à foncer (cf. le "*bolide*" de C. Imbert), à établir leurs propres règles, à ignorer celles du groupe, imposées parfois, instituées souvent, par leur aptitude à faire la nique aux adultes et à rivaliser dans la provocation et dans l'art de les faire sortir de leurs gongs, par la propension qu'ils manifestent à s'intéresser au versant dur de la sexualité à l'âge où leurs camarades "*comptent fleurette*" dans des cahiers dits "*de poésie*", Mathias et Théo auront très sérieusement ébranlé, en nous les maîtresses responsables de la classe, l'image de l'enfant, toujours un rien stéréotypée malgré des années de métier, teintée de naïveté et de candeur.

Ce comportement, pour nous, est terrifiant. Pas seulement parce qu'il nous laisse sans voix, sans moyens. (Inutiles de songer à des moyens «anciens» comme l'autorité doublée de la violence car il est bien évident qu'ils ne feraient que décupler la propre violence de ces enfants, et la légitimer.) Ce comportement est terrifiant parce qu'il laisse apparaître, de manière plus ou moins floue, que c'est bien encore et toujours à une image d'enfant qu'on a affaire. Une image monstrueuse d'un enfant enfermé dans ses désirs, prisonnier de ses contradictions, «*encagé*», comme le dit Herrad dans le texte qui suit, dans un rôle de «*dur*», de mini-adulte que la vie a fait de lui. Un enfant, à la fois animé par la volonté d'«*avoir raison de*», d'être le plus fort, le plus grand, et, parallèlement, terrorisé par l'espèce de spirale ascensionnelle dans laquelle cette attitude s'inscrit.

L'un et l'autre, à leur manière propre, disent le désarroi où les jette la toute-puissance fantasmatique que rien ne vient barrer. Père décédé (Théo), père incarcéré ou refusant de reconnaître le fils en se servant de lui comme d'un instrument de vengeance (Mathias), lui refusant le *nom*, lui refusant le *non* qui permet d'entrer dans la règle et autorise enfin à grandir, à être autonome.

Pères absents qui les renvoient dans une relation névrotique à la mère. Manifeste chez Mathias, par un rapport boulimique à la nourriture et un comportement sexuel tantôt régressif (épisode scatologique raconté dans «Il était une fois Mathias», CPE 334-335, février-mars 2002), tantôt précoce et agressif, mais dans tous les cas, hors de son temps à lui. Manifeste chez Théo, par un refus de grandir, un peu à la manière d'Oscar, le personnage du *Tambour* de Gunther Grass.

Mathias et Théo, incapables d'entrer dans la règle, incapables de renoncer à un pseudo-pouvoir, mais aspirant de tout leur être physique à rencontrer la Limite. Jeu dangereux qui les a contraints parfois à adopter des attitudes à risque, engageant ici et là leur corps propre, dans la rencontre souhaitée avec Elle.

## Et maintenant...

**Qu'est-ce qui a fonctionné ?** Je ne saurais le dire. Mais Mathias, aujourd'hui, semble méconnaissable, aux dires de mes collègues qui le fréquentent dans la cour ; méconnaissable en tant qu'écolier qui soigne ses cahiers et adopte une attitude scolaire d'une pertinence insoupçonnée jusqu'alors ; méconnaissable aux yeux de ses camarades, comme en témoigne ce texte libre écrit par son amie Herrad (écrit et lu à la classe avec l'accord de Mathias) qui dit, comme souvent à travers une histoire imaginaire, un ressenti des plus manifestement réels :

### L'enfant sauvage

Il était une fois un enfant sauvage qui s'appelait Mathias. Il était enfermé dans une cage. Tout le monde avait peur de lui sauf une seule personne qui s'appelait Linda. Quand elle le caressait, il grognait et pleurait. Il ne savait pas parler, mais il savait écrire.

Un jour, Linda le sortit de sa cage. Il était heureux. Linda lui apprit les signes et il comprit. Alors il s'enfuit. Tout le village le chercha, en vain. Linda partit dans la forêt et retrouva Mathias. Elle entendit les hommes arriver. Elle courut avec Mathias jusqu'à la rivière, et ils sautèrent dans l'eau. Linda savait nager, mais pas Mathias. Alors il se noya. Linda le repêcha. Un homme arriva et appela une ambulance qui l'emmena à l'hôpital. Il se fit opérer et sortit une semaine plus tard.

Herrad

Peut-être a-t-il rencontré la Limite dans la figure du juge qui le contraint à signer un engagement qui fait lui-même écho à celui qu'il avait conclu avec moi ?

Peut-être a-t-il été aidé par les institutions de la Pédagogie Institutionnelle qui, en barrant la toute-puissance, l'autorisent à exister dans un registre socialement acceptable et à se construire à la fois «*autre*» et lui-même ?

Peut-être que la séparation de ses parents, le départ d'un père le plus souvent hostile, voire agressif et dangereux, l'a soulagé d'une tention permanente et nécessairement néfaste ?

Peut-être a-t-il été aidé par le départ de Théo, puissant modèle identificatoire ?

Peut-être a-t-il bénéficié du deuil de ces images d'enfants plus ou moins "modèles", deuil qu'il m'a été donné d'opérer cette année, grâce en grande partie au groupe «*S. au S.*» dirigé par Jeanne Moll (\*), ce qui m'a permis de porter sur lui un regard différent, nourri à la fois de plus de compréhension et de fermeté tranquille ?

**Peut-être...**

Toujours est-il qu'au texte de Herrad, ou à un autre, à son histoire, à son passé, Mathias, quelques jours plus tard, semble répondre. Il répond d'une manière codée elle aussi, et il dit des choses pas faciles à comprendre pour lui, pour moi, pour les enfants qui l'écoutent, mais des choses qu'on *entend* et qui parlent de renoncement, de deuil et de la difficulté de devenir grand...

### La Martienne

Il était une fois une petite martienne qui s'appelait Peiper. Elle était impatiente d'aller sur la terre. Elle alla chez l'étoile et demanda :

"Veux-tu bien m'aider à aller sur terre ?

- Oui, j'aimerais bien mais je vais mourir.

- Merci quand même."

Elle alla voir la lune et lui demanda :

"Tu veux te promener ?

- Non, je ne peux pas, je ne peux pas bouger."

**Mathias**

**Martine BONCOURT**

(\*) «*S. au S.*» signifie «*Soutien au Soutien*» ; c'est une structure d'aide pour les instits qui connaissent des difficultés importantes, comme c'est de plus en plus souvent le cas, avec certains enfants très durs.

